

**Henriette Michaud**

***Shakespeare passeur de la psychanalyse***

*La langue de Shakespeare dans la langue de Freud*

*Exposé au Cercle freudien*

*mercredi 7 décembre 2011*

*« La psychanalyse a consisté des textes de Freud, c'est là un fait irréfutable. On sait ce que, de Shakespeare à Lewis Carroll, les textes apportent à son génie et à ses praticiens. Voilà le champ où se discerne qui admettre à son étude. C'est celui dont le sophiste et le talmudiste, le colporteur de contes et l'aède ont pris la force qu'à chaque instant nous récupérons, plus ou moins maladroitement, pour notre usage. »*

Jacques Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*

*« Il faut que je me garde une langue étrangère »  
Octave Mannoni*

**◇ FREUD/ SHAKESPEARE : RESONANCES**

Entre Freud et Shakespeare, c'est une histoire de langue, de mots qui voyagent d'un pays à l'autre et d'une œuvre à l'autre. Voyage de lecture dans l'œuvre de Freud, en trois langues — au moins. *Voyage en terre étrangère.*

C'est par le biais des langues étrangères que j'ai abordé les résonances entre l'œuvre de Freud et celle de Shakespeare dans mon livre sur Freud et Shakespeare. Au fil de soixante années d'écriture de la psychanalyse, Freud a accompli *un passage par la lettre shakespearienne*. La langue étrangère a

maille à partir avec l'interdit, la langue que l'on parle pour que les enfants ne comprennent pas un secret. L'interdit, c'est aussi l'inter-dit, l'interstice où se glissent et circulent furtivement les résonances entre les langues. J'ai eu plaisir à déchiffrer dans mon livre ces résonances qui surgissent dans l'œuvre et la correspondance de Freud. Je me suis d'abord intéressée à toutes les langues étrangères qui parsèment l'œuvre : par exemple, six langues différentes dans l'allemand du court texte « *Un trouble de mémoire sur l'Acropole* » (1936) : anglais, français, yiddish, espagnol, latin grec italien etc. J'ai ensuite restreint mon étude à Shakespeare. Entre Freud et Shakespeare, c'est une affaire de langue étrangère, et aussi *d'étranger dans la langue*.

Voici un premier exemple de ces résonances: Freud, dans *Au delà du principe de plaisir*, écrit : « La vie est un long détour pour retarder la mort, but de toute vie... ». Selon lui, « les poètes nous réconfortent » pour que la figure de la grande Anankè, le destin, garde le visage d'une mère providentielle conjurant les hasards de l'existence. Mais il s'agirait là, pour le Freud de *Au delà du principe de plaisir*, d'une ultime illusion....

Or, Shakespeare écrit dans *Jules César*, une pièce que Freud connaissait largement par cœur :

*Destinées, nous allons connaître votre gré. Qu'il faut mourir, nous le savons.  
Ce qui importe, ce n'est que l'heure  
Et de la retarder.*

*Fate, we will know your pleasures  
That we shall die, we know  
'Tis but the time  
And drawing days out that men stand upon.*

...

## LE CONSENTEMENT A L'OBSCUR

Les citations de Shakespeare par Freud (elles concernent 25 pièces sur 38) touchent à des concepts ou des affects fondamentaux en psychanalyse. Des personnages se rencontrent dans l'espace entre deux, le « royaume intermédiaire » ( « *zwischen Reich* »), pour parler et énoncer « ces choses entre le ciel et la terre dont même la philosophie ne peut rêver ». La scène de théâtre, lieu du mensonge vrai, est paradigmatique de cet espace. Les

revenants sur la scène donnent consistance « ghostienne » à une rencontre entre Freud et Shakespeare, dans un lieu plus à l'écart, *a more removed ground* (Hamlet). Le revenant évolue entre le monde réel, le monde des morts et celui de la scène, dans un entre-deux entre passé ( les morts) et futur ( les enfants à venir).

Chez les deux écrivains, j'ai trouvé un même *consentement profond à l'obscur*, une même passion de savoir, d'explorer les savoirs des mystères. Mystère de la folie et de sa guérison. Mystère du ciel et de la terre. Respect de la folie d'Hamlet. Enigme de l'inferral. Comme le demande Banquo, « Le diable peut-il dire le vrai ? » dans un monde de retournement des choses en leur contraire, où « Le clair est noir, le noir est clair, *fair is foul and foul is fair* ( Macbeth.) Freud, jeune chercheur, s'identifie un moment au roi Macbeth, celui qui voulait tant savoir le vrai sur le vrai, quitte à interroger les sorcières. A vingt-deux ans, Freud écrit à son ami Knöpfmacher :  
« *Mes articles sont en train de poindre dans mon esprit qui s'en effraie comme Macbeth devant les spectres des rois Anglais. Quoi, la lignée s'étend-elle jusqu'au jugement* ( What, will the line stretch down to the crack of dawn ?).

Plus tard, il fera appel à la sorcière métapsychologie, aux trois Parques, femmes du destin humain, à la magie lente de la psychanalyse. Au delà de l'effet de théâtre, il y a une fonction des mots de Shakespeare dans la psychanalyse. C'est une fonction de passeur, une fonction de transmission du savoir des mystères et de l'énigme du vivant, sagesse et folie mêlées. Lacan en témoigne, qui écrit :

« *C'est au fool, ô Shakespeare, tant dans la vie que dans les lettres, qu'a été réservé le destin de garder disponible à travers les siècles LA PLACE DE LA VERITE que Freud devait porter à la lumière* »<sup>1</sup>.

Comment Shakespeare, dans la lecture de Freud, parvient-il à cerner cette place de la vérité, celle qui ne peut que se « mi-dire » ? A cette question, le fondateur de la psychanalyse apporte sa réponse singulière.




---

<sup>1</sup> Lacan Remarques sur le rapport de Daniel Lagache, 1960, page 661 des *Ecrits*

#### ◇ FREUD CITATEUR : LES REVENANTS DE LA MEMOIRE

De quinze à quatre-vingt ans, Freud lit Shakespeare, le retient par cœur, le récite, le cite, explorant en compagnie de son poète préféré le royaume intermédiaire entre le ciel et la terre, entre le ciel et l'enfer. Entre Freud et Shakespeare, il y a un rapport textuel.

-Au début de la psychanalyse, et jusqu'en 1915 environ, Freud s'appuie sur la langue de Shakespeare en écrivant son œuvre (ce que j'explore, dans mon livre, ch. 1 à 5). A livre ouvert, Freud cherche des exemples de *Witz*, prend auprès de Shakespeare des leçons d'esprit (*Brevity is the soul of wit*). Le poète est un maître ès hystérie, mélancolie, affect d'angoisse, ambivalence des sentiments, jalousie etc. : toute la nature humaine. Et lorsque Macbeth demande au médecin de guérir Lady Macbeth « tourmentée d'incessantes visions », « *troubled with thick coming fancies* », celui-ci sait que la médecine n'y peut rien, : « Là le patient doit se soigner lui-même », « *There-in the patient must minister to himself* ».

-L'année 1916, avec l'essai sur lady Macbeth, marque un tournant. (ch 6). Freud n'écrira plus sur Shakespeare. Sa manière de citer change progressivement. Il continue à laisser remonter du fond de sa mémoire « ces mots qui méritent d'être oubliés », les « revenants de la mémoire » ( ch 7) (et s'intéresse surtout à la question du nom de Shakespeare ( ch 8)).

-Cette forme de remémoration retient mon attention ce soir, car ces citations freudiennes *spontanées* sont caractéristiques de la façon dont la théorie psychanalytique surgit de la clinique. Ces citations sont analogues aux pensées incidentes (*Einfälle*) en psychanalyse, chez l'analysant comme chez l'analyste. Les associations d'idées sont ces fenêtres qui s'ouvrent fugitivement sur l'inconscient. Les mots reviennent alors sans crier gare, bravant la censure du conscient, *comme des revenants*. Ce n'est plus Freud qui choisit Shakespeare, c'est Shakespeare qui saisit Freud.

LA CITATION COMME ACTE DE MEMOIRE : —*O inch of nature* !—

Quelques mots de la langue de l'écrivain Shakespeare vont se glisser, comme des passagers clandestins dans l'idiome singulier de l'écrivain Freud, dans *Malaise dans la civilisation*. Que se « passent »-ils, réciproquement ? En quoi ces citations représentent-elles des actes de mémoire, et non seulement des illustrations ? Les deux langues se parlent, dans ma construction de lecture, en trois langues au moins, la leur et la mienne.

Dans cet ouvrage, (*Das Unbehagen in der Kultur*, 1930), Freud entreprend de définir la culture dans son rapport à la nature. Voici le texte de Freud, écrit au fil de la plume, une idée en amenant une autre .

« Le navire et l'avion font que ni l'eau ni l'air n'entravent les déplacements [de l'homme]. [...] À l'aide du téléphone, il entend de loin, à des distances que même le conte respecterait comme inaccessibles ; l'écriture est à l'origine la langue de l'absent, la maison d'habitation est un substitut du ventre maternel, ce premier habitacle (*Behausung*) qui est resté objet de désirance (*Sehnsucht*), où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien.

Ce n'est pas seulement que cela a l'air d'un conte. Ce que l'homme, par sa science et sa technique, a instauré sur cette terre, sur laquelle il fit d'abord son entrée comme un être animal (*Tier-Wesen*) plein de faiblesse et où tout individu de son espèce doit entrer comme un nourrisson en désaide – *oh inch of nature !* – c'est directement l'accomplissement (*Erfüllung*) de tous les souhaits des contes – ou, du moins, de la plupart d'entre eux. »

Freud recherche l'origine de ces mots qui sont remontés à sa mémoire. Il ne trouve pas. La citation reste en quête d'auteur, est publiée. Elle concerne la pièce *Péricles*. La solution du mystère est trouvée par James Strachey, traducteur de *Malaise*, dans l'élaboration de la *Standard* : **Citation de Brandes**, critique érudit, ami de Freud et d'Anna. Dans son livre de 1000 pages intitulé *Shakespeare*, il étudie chaque pièce, y compris les apocryphes Wilkins écrit (ma traduction), après un début d'histoire poussif :

***Pauvre poucet de la nature,***  
*Tu perds dès ta naissance plus que ton fret*

*Et plus que tout ce que tu pourras trouver ici bas : ta mère.*

***Poore inch of nature,***  
*Even at the first thy loss is more*  
*Than can thy portage quit*  
*With all thou canst find here*

Brandes affirme qu'il y a là le *Klang*, la sonorité de Shakespeare, inimitable. Freud mémorise l'expression comme étant de Shakespeare, ce qui s'avèrera vers 1980.

### **Histoire de la pièce *Péricles***

L'histoire de Pericles raconte et met en scène les péripéties de la vie de Péricles, prince de Tyr. Contraint de s'enfuir par la mer avec sa femme Thaisa sur le point d'accoucher, son bateau est pris dans une tempête. Thaisa meurt en mettant au monde une petite fille, que son père nomme Marine, la petite fille née sur la mer.

Péricles adresse alors à sa femme une oraison funèbre bouleversante, avant que son cercueil ne soit jeté dans les flots déchaînés à cause d'une superstition (elle revivra miraculeusement).

Il adresse ensuite à sa fille, « tout ce qui lui reste de son épouse bien aimée », des mots d'accueil, en soulignant la fragilité de sa 'nativité' (*nativity*), fragilité portée à son paroxysme : si elle survit à la tempête, elle aura déjà perdu « plus qu'elle ne pourra jamais gagner ici-bas » :

*Pericles :*  
*Puisse maintenant ta vie être douce ! A ton arrivée au monde, tu reçois l'accueil le plus brutal qu'ait jamais reçu petite princesse. Que la suite de ta vie soit heureuse ! Tu as eu une nativité aussi turbulente que le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel réunis pouvaient te faire pour proclamer ta venue au monde. Tu perds dès ta naissance plus que ton fret et tout ce que tu pourras trouver ici-bas.*

*Inch of nature* est introuvable ici, vous savez pourquoi.

## ◇VERS UNE FONCTION SHAKESPEARE DANS L'ŒUVRE DE FREUD

### L'ÉTRANGER DANS LA LANGUE

La présence des quatre mots anglais dans *Malaise* n'est pas sans provoquer un effet d'étrangeté. Le temps d'une brève interruption du discours, le lecteur est emporté vers la rive d'une poésie qui ne dit pas son nom. En conservant la citation *en langue étrangère*, Freud avait-il conscience qu'il embarquait un passager clandestin ? Une chose est sûre : il jugeait la citation assez forte pour la faire 'travailler' à représenter (*Darstellung*) et dire la détresse du nouveau-né à sa naissance. Hardiment, il arrime ces mots-symbole au point inaugural où « l'être-animal » (*Tierwesen*), à sa naissance, devient « petit d'homme » en entrant dans le langage. Quelqu'un parle, quelque part au monde, en mer. Mais qui ? A qui s'adressent ces mots ? Les signifiants s'accrochent les uns autres — se parlent, comme je le développe dans le chapitre 7. Déplacés de leur contexte, surgis d'un texte introuvable, les quatre 'revenants' flottent sur l'océan de *Malaise*.

Citer, pour Freud, n'est pas un ajout illustratif, aussi efficace soit-il, mais une combinaison complexe de processus énigmatiques aboutissant à un **acte de mémoire**, qui n'est pas sans violence. Sa fonction n'est pas de parer le texte, mais de le rendre *hétérogène* en entamant sa structure même et en créant un rapport langagier nouveau. Il y a du meurtre. *Poore inch of nature* est une parole qui fait nomination. A la *Hilflosigkeit* du nourrisson sans mère (donc voué à la mort), répond et s'oppose la parole que Péricles adresse à « tout ce qui lui reste de vivant » de sa femme, « morceau de sa reine morte », objet fragile, féminin, « né sur la mer ». L'expression, interprétée comme parole pleine, fait fonction d'antidote active. Elle fait passer la petite fille de la mort annoncée à la vie, qu'elle invoque et inaugure en la recueillant dans les mailles du langage, comme en un berceau. Syllabes assez vaillantes pour retrouver seules leur chemin. Pour ce nouveau né, quelle crèche, pour ce Moïse, quel osier ?

### SHAKESPEARE AVEC MOÏSE

« *Moïse me poursuit comme un ghost not laid* » (FREUD 1938 à Jones)

Ma surprise, tout au long de ma recherche, a été de croiser plusieurs fois l'ombre de Moïse dans les brumes d'Elseneur, aux côtés du prince danois. Je me souviens qu'au départ de ma recherche se trouve une notule dans *L'homme Moïse et le monothéisme* (1938) rapprochant, de façon saisissante, Moïse et Shakespeare.

En voilà deux qui, pour Freud, ne sont pas ce qu'ils semblent être. Ils se ressemblent. Comme si Freud s'était exercé soixante ans son « double » Shakespeare pour mieux coïncider, à la fin de sa vie, avec son « double » Moïse. Mais ceci est un autre chapitre, que je développe dans mes *Revenants de la mémoire* (ch 8-9).

#### ◇ CONCLUSION, AVEC LACAN

Le coup de génie de Freud a été de hisser son « problème Shakespeare » au rang d'une énigme puissante, énigme de la poésie, énigme du nom de l'auteur : de celles qui grandissent à mesure qu'on les éclaire, et ne se dissipent pas. Alain Didier-Weill, dans *Lila ou la lumière de Vermeer*, nous a appris que lorsque l'on éclaire une énigme, elle ne disparaît pas, mais grandit et embellit. Freud a pensé les frayages de la psychanalyse grâce à cet objet de pensée privilégié, grâce à ce *passage par la lettre* auquel il invite tout psychanalyste. Je conclus avec Lacan (« La formation des psychanalystes à venir », 1960), pour introduire un Shakespeare « clinicien de la psychanalyse », non seulement dans l'histoire de l'œuvre freudienne, mais dans aussi dans *l'actuel* de la pratique analytique et de ses nécessaires « novations », dont nous avons, associations de psychanalyse et praticiens du soin psychique, la responsabilité. Voici ce qu'écrit Lacan en 1960.

*« Que l'histoire de la langue et des institutions et les résonances, attestées ou non dans la mémoire, de la littérature et des significations impliquées dans les œuvres de l'art, soient nécessaires à l'intelligence du texte de notre expérience, c'est un fait dont Freud, pour y avoir pris lui-même son inspiration, ses procédés de pensée et ses armes techniques, témoigne si massivement qu'on peut le toucher rien qu'à feuilleter les pages de son œuvre. Mais il n'a pas cru superflu d'en poser la condition à toute institution d'un enseignement de la psychanalyse. »*

*Que cette condition ait été négligée, et jusque dans la sélection des analystes, ceci ne saurait être étranger aux résultats que nous voyons, et nous indique que c'est à articuler techniquement ses exigences que nous pourrions seulement y satisfaire.*

*C'est d'une initiation aux méthodes du linguiste, de l'historien et je dirai du mathématicien, qu'il doit être maintenant question pour qu'une nouvelle génération de praticiens et de chercheurs recouvre le sens de l'expérience freudienne et son moteur. Elle y trouvera aussi à se préserver de l'objectivation psycho-sociologique, où le psychanalyste en ses incertitudes va chercher la substance de ce qu'il fait, alors qu'elle ne peut lui apporter qu'une abstraction inadéquate où sa pratique s'enlise et se dissout.*

*Cette réforme sera une œuvre institutionnelle, car elle ne peut se soutenir que d'une communication constante avec des disciplines qui se définiraient comme sciences de l'intersubjectivité, ou encore par le terme de sciences conjecturales, terme où j'indique l'ordre des recherches qui sont en train de faire virer l'implication des sciences humaines.*

*Mais une telle direction ne se maintiendra que d'un enseignement véritable, c'est-à-dire qui ne cesse de se soumettre à ce qu'on appelle novation. Car le pacte instituant l'expérience doit tenir compte du fait qu'elle instaure les effets mêmes qui la capturent pour l'écarter du sujet. Ainsi, de dénoncer la pensée magique, on ne voit pas que c'est pensée magique, et en vérité l'alibi des pensées de pouvoir, toujours prêtes à produire leur rejet dans une action qui ne se soutient que de son joint à la vérité.*

*C'est à ce joint de vérité que Freud se rapporte en déclarant impossibles à tenir trois gageures : éduquer, gouverner, psychanalyser. Pourquoi en effet le seraient-elles ? Sinon que le sujet ne peut qu'y être manqué, d'y filer dans la marge que Freud réserve à la vérité.*

*Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine, Diane, peut-être... Actéon trop coupable à courre la déesse, proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens, laisse la meute aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens... »*

*( Conférence prononcée à Vienne le 7 nov 1955. « La chose freudienne », Ecrits p.435).*



*Les propos ci-dessus sont développés dans mon livre :  
Henriette Michaud, Les revenants de la mémoire. Freud et Shakespeare  
Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF 2011*

A partir du site du Cercle freudien, en passant par le lien « autour du Cercle », vous pouvez vous connecter en un clic au site du salon Œdipe (***Œdipelesalon.com***), qui propose trois lectures de mon livre :

-rubrique :« *Passeur de livre* » : Claude Maillard

-rubrique « *l'invité* » : Serge Sabinus

-rubrique « Cabinet de lecture » : Annick Bianchini Depeint

A tous trois j'adresse ici mes plus vifs remerciements pour leur création de lecture.

Henriette Michaud

henriette.michaud@wanadoo.fr